



Aphorismes
d'un
Embryon

Reinhard
Kyros
Scheidl

Nihil Presse

Aphorismes

d'un

Embryon

DU MEME AUTEUR :

Une poubelle cigale les chants funèbres des Parias
(La Pensée Universelle 1975)

Suicide de la sangsue nécromancienne devant une fosse commune
(Editions de l'Athanor 1976)

©NIHIL-PRESSE
74, Rue de Sèvres
75007 Paris
1979

A Claudine de La Motte

A Louis-Ferdinand Céline,
aux rats, à la peste et à la mort

C'était l'automne, il pleuvait sur Paris. Et j'étais de retour. Non, en réalité, je n'étais jamais parti. Mon absence n'avait duré que trois mois : Paris - l'Asie - Paris.

Les cafés des boulevards étaient encore pleins à craquer. Une après l'autre, les chaises opéraient un timide repli vers l'intérieur. Aux comptoirs, il y avait foule, on se bousculait, on était là, parce qu'on le voulait, on cherchait le contact corporel, sans pour autant parvenir à dissiper certains relents de froide solitude.

« Un café, avec ou sans croissants, pour le Monsieur ? ». On ne reste pas spectateur du temps qui passe, on se doit d'intervenir. Les amoureux qui ne se lasseront jamais de serrer leurs mains jusqu'à ce qu'elles changent de couleur, se réfugiaient dans les coins, à l'écart des zones de lumière que répandent les tubes de néon, sans ménagement pour les états d'âme.

J'ai vécu trop longtemps d'impressions et d'images. Certains diront que j'ai mauvaise mine, d'autres invoqueront la sous-alimentation. Des amis passaient devant moi, puis s'arrêtaient. Ils ouvraient d'abord les yeux, puis la bouche et se trouvant confrontés au grave problème de mon identité, ils demandaient : « C'est vraiment toi ? Quelle tête tu as ! Sors-tu de prison ? »

J'ai serré des mains et prononcé de vagues mots afin de donner le change et de pouvoir m'esquiver. Quand les conversations s'aventurent dans trop de banalités, il faut se retirer, tout de suite, sans faire un seul aveu.

Au fond, je voulais juste aller acheter des cigarettes, revoir mon vieil ami, l'invalidé à la main de fer rouillé et sa femme qui a toujours des doigts inconnus entre les jambes, tout simplement rencontrer de bons copains.

Je m'arrêtai et ce qui me frappa ce fut l'aspect crasseux de la rue ; ce n'était pas l'œuvre de chiens séniles dont l'incontinence aurait transformé les trottoirs en une fantasmagorie de cratères, ni d'ivrognes ayant craché leur misère, ce n'était pas l'aboutissement d'une quelconque grève des éboueurs, non, cela venait de ce que des femmes avaient perdu des poils à leurs manteaux de fourrure en passant, la chaussure rutilante et dédaigneuse, devant des culs-de-jatte, tandis que leurs enfants, une bande d'hypocrites, triés sur le volet, jouaient à porter en écharpe les vertus de droiture, de respect et d'obéissance.

Pendant des années, on a payé et suborné des balayeurs et pourtant ce n'est qu'avec cette charge supplémentaire qu'apparaurent tous les maux. Lui, l'employé subalterne, qui croyait, parce qu'on lui avait offert une heure de travail, qu'il pouvait la troquer chez Clarissa contre du bonheur, pour posséder quelqu'un qu'on peut mépriser après, trébucher sur le seuil de la porte cochère, où

il doit embrasser sa femme et demander aux enfants si la santé est bonne.

Sa voix, elle avait pour dire bonjour à sa femme les mêmes inflexions que lorsqu'il appelait Clarissa déesse de la nuit d'abord, putain et lèpre de la ville ensuite ; peut-être était-elle maintenant quelque peu sous l'emprise de l'angoisse. Il ne pouvait pas changer de bouche, elle restait celle qui a caressé un autre corps dans des noces de sperme et de sueur et qui maintenant se pose sur des lèvres fardées, sur un corps aux senteurs putrides. L'odeur, il ne la reconnaît plus mais cherche à l'aspirer avec l'avidité de l'homme qui se noye. La parole s'est tue depuis longtemps et il ne reste plus entre eux que des gestes las pour accomplir leurs performances conjugales.

Mon voyage commença le soir, pourtant je voulais voyager en pleine clarté sur le chemin de la nuit. Était-ce elle que je cherchais, ou seulement la malédiction des autres qui m'agressaient avec leur mutisme ? Peut-on se refuser à nager, quand on se trouve seul ballotté par les flots et qu'on ne veut pas se noyer ?

Les lumières sont fausses, toutes, et les poupées dans les vitrines sourient avec tant de mystère. Pourquoi ces dépenses, pourquoi cette clarté ? Je ne peux plus voyager ; si je prenais le temps d'y réfléchir, je ne pouvais jamais m'y résigner : j'ai toujours été sans but mais l'aboutissement d'une étape représente, malgré tout, pour moi un but tangible. Cette contradiction est une constante interne de mon être.

Ma promenade, je la commençai au cimetière de Montmartre et la terminai au Jardin du Luxembourg. Des lambeaux de nuages enveloppaient les tombeaux sous lesquels gisent, intemporels, les cadavres ; alors qu'au-dessus, les feuilles mortes pourrissent.

Je lis les épitaphes comme d'autres feuilletent les livres. Pourquoi n'ai-je pas connu tous ces gens-là ?

La proximité de la mort a quelque chose d'attrayant parce que, vivants, nous ne sommes que des morts qui déambulent momifiés dans la vie.

Je rencontrai le surveillant des fossoyeurs, il me parla de sa femme, de ses défaillances sexuelles, de son chien qui développait de forts penchants anarchistes et avait pissé contre un agent de police, de ses maux d'estomac, de la beauté des cimetières, de l'agoraphobie des morts et des préparatifs pour ses propres funérailles. Il m'expliqua les raisons pour lesquelles il avait choisi sa profession : il était devenu fossoyeur pour avoir, de son vivant, un aperçu de ce que serait la mort.

Je suis saisi d'une sorte d'étouffement, peut-être, parce que c'est

la première fois depuis quinze jours que je prends quelque chose de chaud. Je me mets à imaginer des scènes de copulation sur les tombes - il n'y aurait pas de fleurs, mais rien que du sperme. Les morts seraient fécondés, les embryons ne viendraient plus au monde dans des hôpitaux, mais à l'intérieur des tombes et des caveaux dans des cercueils de bois, de métal et de pierre. Voici la fête commémorative de cette nouvelle génération. Des putains investissent l'église en brandissant des drapeaux et violent les curés.

Es ist der Tag wo Fische faulen -
It is the day without a night...

Ils commenceraient à compter les croix, à lier connaissance avec d'autres morts, au lieu d'être sages et de se tuer à la guerre. Pourquoi un chien aboie-t-il maintenant? Les chiens aboient toujours à contre-temps. On devrait organiser des pèlerinages dans les cimetières, créer une science qui aurait pour objet le crâne des morts, mais ce ne sont que des idées en l'air, il manque encore l'essentiel : le professeur. Son rôle ne devrait pas être de persuader, il devrait être la persuasion même - une configuration des éléments.

Peut-on dire qu'on donne du feu, quand on sait qu'il va s'éteindre avec la cigarette? Mes pensées ont perdu de leur vigueur au contact de l'atmosphère.

Place Clichy, quatorze marches, le contrôleur édenté ; j'introduis un billet usagé dans l'appareil : c'est à l'image des relations sexuelles. Je traverse la nuit, emporté par le monstre des ténèbres, dans la direction du jour en ayant conscience que c'est lui qui est la nuit. Le monstre ne connaît que les ombres et, quand il aperçoit par endroits la lumière du jour, il se contracte comme un ver de terre.

Gare du Luxembourg ; je descends, achète « Le Monde », aussitôt après je le jette. J'ai franchi le portail des vivants pour me retrouver, en fait, au royaume de la mort.

Ici, chacun semble vivre et pourtant jamais la vie ne m'a semblé autant réduite à l'état d'ébauche qu'en ces lieux. Les enfants jouent à côté de leurs grands-mères, les amoureux s'embrassent à côté des mendiants, la bourgeoisie s'est donné rendez-vous pour exhiber ses cravates. Quel dommage de ne pouvoir cracher quand bon vous semble. Ce serait une telle volupté justement de sentir que la gorge se contracte, que la cavité buccale s'emplit et selon l'intention ou l'intensité : on ouvre la bouche lentement et cela coule, goutte à goutte, ou alors, on l'ouvre par à-coups et toute la salive s'échappe comme un jet d'eau. Hélas, pourquoi faut-il toujours être confronté à l'imperfection des choses ?

Des secrétaires s'agrippaient aux génitoires de leurs compagnons, des intellectuels qui leur pétrissaient les seins, histoire de ne pas rester inactifs. Une image, non, un livre d'images. Pourquoi les enfants se cachent-ils derrière les buissons ? Veulent-ils jouer un simulacre de vie ?

Les vieillards marchent prudemment, leurs jointures craquent mais malgré tout ils sont plus vivants que...

J'ai une place dans le parc que personne ne peut me prendre car j'y suis invisible. Je suis l'observateur imaginaire ; je vois, on me voit et pourtant on ne peut pas me voir. C'est une partie d'échecs avec anticipation des coups.

Une femme s'assoit à côté de moi. Je sens qu'un contact s'établit et j'interroge mon pénis : lui aussi a eu la même réaction. Elle relègue son fils à quelque distance de là avec mission de jouer. Etant enfant, moi, j'avais peu d'inclination pour le jeu, alors je reste. Que me voulait-elle ?

Elle avait sans doute envie de faire l'amour. Elle me raconte sa vie, elle se cramponne au dossier de la chaise, là, où j'ai posé ma main. Ses mains m'éraflent la peau, le sang coule dans le sable et je me retrouve encore une fois au zénith des chiens errants qui, le museau vorace, viennent renifler la tâche rouge. Je la regarde. Son fils la regarde. Les chiens la regardent aussi. Elle prie le ciel que son visage ait une expression qui la rende intéressante.

Je l'emmène, elle m'emmène, non, son fils nous emmène tous les deux. Nous allons au café le plus proche.

« Deux croissants, un café, un crème et pour le petit un chocolat », annonce-t-elle, la bouche béante comme un appareil en panne.

Dans un coin, une femme assez belle se refait une laideur à grand renfort de barbouillages ; son véritable visage a disparu dans la boîte à cosmétiques et il est tombé par terre.

Elle me regarde avec tant d'insistance que son fils finit par lui demander : « Avec lui aussi, il faut que je retourne jouer, ou... » Nous payons l'addition, elle me conduit à sa voiture et m'ouvre la porte. Je monte, mais je suis saisi d'angoisse à la pensée de la refermer ; alors je lui demande si l'on ne peut pas conduire avec la porte ouverte. Elle sourit, elle ne veut pas me comprendre.

A vrai dire, c'est déjà un prologue. Il y a là quelque chose que nous ne retrouverons jamais plus. Première vitesse, deuxième, brusque freinage : les piétons traînent leurs corps fatigués de l'autre côté de la chaussée dans une attitude de défi.

Nous empruntons les quais. Peu importe que le Pont Neuf soit maintenant le plus vieux pont de Paris. Pont Alexandre III : embouteillage. Avenue Kléber : il faut chercher une place pour garer la voiture. Je pense à la mer ; car nous étions heureux là-bas, la mer et moi.

Au cinquième étage, elle a dit ouf ! Je méditai sur cette exclamation, cherchant à l'interpréter. Elle avait dû un jour gravir à pied ces cinq étages et son ouf n'était que la traduction du sentiment de bonheur et de satisfaction d'être arrivée au but, c'était peut-être aussi un compliment à l'adresse de l'ascenseur qui lui avait épargné sa peine et évité de dire ouf en arrivant.

Le chez soi : ce n'était rien de plus pour moi, qu'une expression comme balayeurs de rue, WC ou automatique mais pour elle, cela semblait être revêtu d'une importance particulière.

Quand je me trouvai dans le vestibule, je calculai mentalement le nombre de familles qui pourraient trouver à s'y loger. Comme un maître d'hôtel anglais, bien stylé, qui se retire une fois son service accompli, son fils se retira dans sa chambre. Ce n'était apparemment pas un geste de politesse mais le résultat d'une routine. Il avait été élevé, sans doute, pour regarder par le trou de la serrure, pour entendre sa mère gémir, pour apercevoir des parcelles de son corps nu, pour se masturber en secret, pour dissimuler ses pensées, bref, pour être un gentil petit garçon, bien sage.

Les murs étaient couverts de tableaux. L'un d'eux me gênait : c'était son autoportrait. Trait typique pour une femme de son âge

et qui reflétait encore une fois son narcissisme ; elle avait une robe blanche et ses ongles étaient noirs. Y-aurait-il encore quelque chose qui puisse me choquer ?

Je m'aperçus en me déshabillant que mon pantalon était troué. « Tu ne pourrais pas me le raccommoder, par hasard ? » lui demandai-je.

— Avant ou après, répondit-elle.

— C'est vraiment important pour toi de le faire avant ou après car pour moi il n'y a ni avant ni après, il n'y a qu'un intermède entre ces deux pôles.

Et puis j'entraî dans un jeu qui était devenu par la force de l'habitude une mécanique, parfaitement rodée. Il faut d'abord échanger un baiser, puis glisser la langue dans la bouche de l'autre, tout en explorant les zones érotogènes, serrer les tétons entre le pouce et l'index doucement et s'ils sont réceptifs à ce genre de caresse, continuer avec de plus en plus d'insistance ; attendre les réactions et, quand les yeux se rétrécissent, faire intervenir l'autre main. Effleurer l'intérieur des cuisses, puis changer de direction et remonter le long de la colonne vertébrale, sans oublier les tendres morsures sur l'épaule, la salive sur les seins, puis parcourir le corps avec la bouche, sucer les poils du pubis en les ébouriffant, se tourner et gémir de temps en temps, introduire son membre, oublier le monde autour de soi - comme si cela se pouvait - et se perdre dans l'orgasme qui vient, jouir... Une expérience sans pareille, différente et pourtant suivie du même épuisement ; de cette voluptueuse lassitude, et puis des caresses qui expirent en guise de dessert. Tout cela forme une unité, tout cela se rattache à la même expérience.

La musique s'est tue, les fenêtres se sont embuées. Elle manifeste sa reconnaissance mais je ne sais pas pourquoi. Son corps se presse de toute sa force contre le mien pour y trouver un refuge. « Tu es heureux », demande-t-elle.

« Y-a-t-il eu un moment où tu t'es senti heureux ? »

D'un œil rêveur, je suis la fumée de nos cigarettes, qui devient de plus en plus ténue en s'élevant et je la compare à l'amour.

Elle se lève, change le disque de face mais c'est la même mélodie. La voici désorientée devant une situation dont le sens lui échappe. J'ai un sentiment d'oppression, quelque chose d'indéfinissable. Cela vient peut-être de l'agencement des meubles qui dénote la présence de l'argent mais l'absence de goût. A l'état de nature, pour tout dire nu, je me dirige vers elle, je regarde ses yeux où je lis un consentement et nous faisons l'amour devant le tourne-disque. Le bras saute de quelques sillons en arrière et la mélodie recommence.

Pendant ce temps le ciel s'est obscurci. Elle allume des bougies

- romantisme au vingtième siècle ? - non, quête nostalgique de ce qu'elle a perdu.

Le néon a envahi les W.C. publics, le métro, les vitrines, il est possible, certes, d'échapper au néon, mais on se retrouve finalement dans une centrale électrique.

J'aime la lumière des bougies, l'inquiétude qu'elle reflète, la facilité avec laquelle elle s'éteint. J'allais lui poser des questions sur son mari ou sur son père quand je vis une photographie avec une tendre dédicace, voilée de crêpe noir.

Un rictus défigurait tout le visage. N'était ce trait, on aurait pu le trouver beau. Tel qu'il était, c'était un visage caractéristique de son époque, un visage marqué par le fascisme : fourbe, perfide et brutal. J'appris, par la suite, qu'il avait été fusillé comme collaborateur après la Libération.

Je voulais savoir si c'était son père ou son mari.

« Cela risque d'avoir une répercussion néfaste sur ta puissance sexuelle ? », me demanda-t-elle.

Cette chambre était un musée de souvenirs. L'instant vécu et celui qui l'avait été, coexistaient dans la même pièce.

Les souvenirs ne sont après tout que des souvenirs. Ils sont nécessaires, on en a besoin pour faire surgir le passé.

En fait il n'y a qu'un seul temps : le présent.

De lui dépendent tous les autres. Il n'y a donc pas de passé mais un présent qui a eu lieu, il n'y a pas d'avenir mais un présent qui va s'accomplir. Vous allez dire que je détruis l'espérance. Peut-être... car la vérité est une force destructrice.

Je pénètre dans mon immeuble, je fend la porte et me dirige vers le rez-de-chaussée tout en sachant qu'il s'y cache une bombe, je gagne néanmoins le cinquième étage, longe le couloir jusqu'à la dernière porte à droite.

L'homme n'est pas seulement dans une situation absurde, il est lui-même partie intégrante de l'absurde. Si on représente l'absurde sous la forme d'un cercle, l'homme, du fait de sa naissance, isole un secteur de ce cercle avec lequel il s'identifie. L'homme qui veut restituer à l'ensemble sa fraction de l'absurde a deux possibilités. Seul, le suicide accompli en sachant que toute action significative à l'intérieur de l'existence, du fait même de son caractère absurde, est impossible. Le suicide, en tant que seule manifestation possible du libre arbitre, offre une alternative à toutes les formes de mort qui nous sont imposées de par notre naissance. Grâce à cette forme de suicide l'homme peut déterminer lui-même le délai, au terme duquel il ramènera sa part de l'absurde à ses origines, afin de rendre vain tout prétexte ayant

pour objet de boucler le cercle selon les lois de la nature.

D'où vient-il que je m'arrête à ces considérations? Son corps, est-il devenu moins chaleureux et ses tétons, ont-ils perdu leur incarnat ou bien...

Si tu traverses le boulevard à onze heures cinquante, tu atteindras sûrement l'autre rive, à onze heures cinquante et une, tu te noieras au beau milieu dans ton propre sang et tu entendras dans le lointain les accents d'une mélodie :

« So ist das Leben, so kann das sein... »

Je voudrais partir mais où aller? Chaque fois que j'ai cru être heureux, j'ai pris la fuite. Je n'ai jamais pu gagner, parce que déjà, avant de jouer, j'avais perdu. Si les gens se mettaient à m'aimer, je leur expliquerais qu'ils perdent leur temps. L'amour n'existe pas; on croit aimer mais on n'aime pas. Il n'existe de l'amour que son mirage ou que l'idée.

S'ils se serrent l'un contre l'autre avec leurs mains ruisselantes de sueur, s'ils détériorent leur intellect à force de niaiseries, s'ils crient des serments au désespoir, ce n'est pas parce qu'ils s'aiment mais parce qu'ils croient que tout cela c'est de l'amour.

Ils se déshabillent avec des gestes maladroits car ils récusent le savoir des prostituées; irrésolues et hésitantes leurs lèvres se joignent, leurs bouches forment un cratère...

La fin, vous la connaissez, elle est toujours la même, l'alternance est morte avant même d'avoir vu le jour.

Ce n'est pas le cynisme qui inspire mes paroles, ce n'est pas davantage une incapacité quelconque à m'exprimer. Le but que j'aperçois est en train de brûler et quand je vais l'atteindre il ne sera plus qu'un tas de cendre; la grisaille du quotidien encore plus grise parce qu'elle est devenue cendre.

« Pardonne-moi, je ne voulais pas renverser ton verre, j'espère que tu le sais ».

L'intention n'est, tout bien considéré, qu'une métamorphose du hasard, n'est-ce pas? Nous regardions la tâche rouge qui allait s'élargissant. Je vois des champs de bataille mais n'aperçois aucun canon. La guerre qui va venir sera une guerre atomique ou un combat au corps à corps. Toute forme intermédiaire est abolie. Il ne subsiste que les extrêmes car ils sont finalement identiques.

Les nains des idéologies, qu'ils soient de gauche ou de droite, cherchent à prendre leurs distances les uns des autres, mais ils sont foncièrement semblables. Fascisme à droite, fascisme à gauche. Tel est l'aboutissement inéluctable de la rigidité de la doctrine et de la violence de l'action.

Ces brocanteurs d'idées et d'idéologies que sont les étudiants ont dressé leur étal à l'entrée des universités. Ils distribuent des tracts, rédigent des affiches à l'encre rouge pour faire plus d'effet encore ; puis ils discutent pendant deux bonnes heures sur la faim et le colonialisme dans le tiers monde. Ensuite ils font une pause et vont déjeuner au restaurant universitaire. Il y en a toujours un qui se précipite pour être mieux servi que les autres. Si les autres prennent trois morceaux de pain, lui en prendra six que finalement il ne mangera pas et laissera sur son plateau. Eh oui ! La misère et la faim dans le tiers monde. Ils montent dans leur voiture, rentrent chez eux et dorment du sommeil du juste, conscients d'avoir fait quelque chose pour la révolution.

Non, mes amis, tas d'hypocrites, vous qui utilisez un langage dont chaque déshérité reconnaît la transparence, vous n'aboutirez à aucune révolte. Vos discussions ne sont qu'un onanisme de groupe et sûrement pas un véritable combat.

Une bougie s'est consumée, l'autre ne répand qu'une faible lumière : même les bougies peuvent être timides.

La nuit est passée la fête est finie
Les dénudés comptent les bouteilles
Et se regardent dans le miroir en criant
Les cendriers débordants se lèvent fantomatiques
Et les amoureux dans le coin boivent la nuit
Dans un sursaut de lucidité
S'estompent les lueurs de l'aube grise
Et on considère le spectacle de la fête qui s'endort
Des vêtements éparpillés trouvent encore des intéressés
Et la bouteille bien mûrie de cognac
Fait le tour ancien une nouvelle fois
Le premier métro émerge des ténèbres
Où les balayeurs se forment en groupes et tirent au sort
La rue la plus nette que devra nettoyer le type qui perdra
La poissonnière avec la carte d'invalidité
Met en ordre les fruits pourris
Catherine se fatiguera à montrer sa poitrine
Mais le chien d'Antoine apporte bien le journal du matin
Le lampadaire est submergé de surréalisme
Sur le secrétaire il y a les notes d'hier
Les projets de demain
Le disque avec la mélodie mélancolique
Reste encore sur le plateau du phonographe
Le vin rouge renversé devient une mare
Dans laquelle les mouches s'entraînent au suicide
Tout paraît différemment bizarrement
Changé au fond depuis la veille
La concierge dépose les ordures sur le trottoir
Elle tombe avant de les avoir empilées
Je l'ai cherchée souvent mais ne l'ai jamais revue
Fut-elle amoureuse du vide-ordures
Le bon Monsieur de la maison à côté
N'est pas encore parti au bureau
A-t-il rêvé de la révolution la nuit dernière
La fête n'aura pas de fin
Les dégrisés de la nuit s'enivrent de la matinée
Au loin on entend le chemin de fer
Devant la toilette se forme une queue
Tous se bousculent chacun est impatient de se vider
Le secrétaire supérieur comme le vieil ouvrier
Tout le monde a les vêtements chacun revêt sa personnalité
Mais Marcel veut s'acheter le silence de la nuit
Il ne pouvait pas le payer alors il est mort
Quand sera la fête prochaine où aura-t-elle lieu...

Une partie de son corps est éclairée ; on dirait que le soleil disparaît dans la mer et que la mer redoute l'ardeur de ses rayons. Maintenant seulement, je prends conscience de la beauté de son corps. C'est le corps d'une femme mûre et le mont de Vénus y est finement dessiné. La naissance de son fils n'a pas laissé de traces apparentes sur son corps.

C'était une exception par rapport à l'ensemble des femmes qui, après leur accouchement, traînent par les rues leurs corps comme des masses de chair informe. Bien qu'elles soient encore de jeunes mères elles ressemblent à de vieux moulins à vent qui ne tournent plus depuis longtemps.

Une horloge se met à sonner. J'aimerais bien connaître tous les hommes qui sont morts à cause du temps.

Les horloges sont génératrices d'inquiétude car elles représentent ce qu'il y a de plus monotone au monde ; elles indiquent l'heure des batailles où les généraux ont pour mission d'uriner tandis que l'amant compte les secondes qui le séparent de l'objet de ses désirs.

Je lui demande si je dois rester avec elle cette nuit.

« Comme tu veux », me souffle-t-elle dans l'oreille en la mordillant.

Je m'en vais parce que j'aime me promener la nuit. L'obscurité de la nuit est toujours pleine d'attrait : la nuit dissimule la laideur du jour, sa pureté et son innocence. Je m'habille, caresse légèrement ses seins qui se tendent vers moi avec provocation, ayant vaguement conscience que je vais partir. Je dépose un baiser sur ses yeux.

« Tu reviendras », demande-t-elle, d'abord dans un cri, puis dans un souffle, peu à peu envahie par un sentiment d'abandon.

« Je ne sais pas, peut-être ».

Aurais-je dû répondre oui, aurais-je dû répondre non à sa question ?

La porte donnant sur la chambre d'enfant est ouverte, j'entre - il dort. Dans un accès de tendresse, je m'approche de son lit et l'embrasse. Il s'éveille et murmure : « Dis, papa. Tu reviendras ? »

A combien d'hommes a-t-il posé cette question ? La porte se referme, la nuit s'efface déjà devant le jour. Je ne prends pas l'ascenseur ; comme égaré, je descends l'escalier. Bien des choses se passent et bien des choses se passeront encore. J'entre dans la nuit. Quel que soit mon amour pour la nuit, ce que je recherche en elle, c'est pourtant la clarté, mais c'est une clarté différente de celle du jour, c'est la clarté de la nuit. Les cafés éclairés, les réverbères dont la lumière devient pour les ivrognes une île où ils peuvent jouer la comédie de celui qui n'est pas ivre, les vitrines,

les enseignes lumineuses, indices de notre pauvreté : tout cela me fait peur. Le froid m'envahit, j'entre dans un café et m'installe au comptoir.

Il n'y a plus beaucoup de monde. Les cafés et les salles de théâtre vides ont quelque chose de désespéré. C'est le calme absolu de trop peu d'atmosphère. Les spectateurs se sont enfuis et les murs s'étendent à l'infini, ils répartissent trop d'espace ; la profondeur du temps s'est abattue sur ces places vides, béantes après leur abandon. On se sent décomposé par un sentiment de solitude, dans un labyrinthe de sueur froide et de cigarettes éteintes. La présence de femmes fardées aux cuisses blanches et aguichantes ne change rien à la chose. Il faut que je pisse, je vais aux toilettes, ouvre mon pantalon et dirige le jet dans le trou, adapté à cet effet. J'essaie en même temps d'atteindre une mouche mais finalement je renonce à cette tentative et quitte insatisfait le lieu de ma défaite. En retournant à ma place, je remarque dans un coin du café une fille que je ne connais pas encore. S'est-elle égarée dans le café, est-elle ici parce qu'elle vient de déménager ? La lascivité de ses gestes la distingue nettement des autres habitués qui, eux, n'ont pas besoin d'exprimer la volupté par des gestes - ils se reconnaissent déjà trop bien. Je regarde à nouveau et je vois des Gauloises devant elle ; je remarque que la ligne de sa paupière droite est quelque peu tombante, j'essaie de deviner, si la couleur de ses cheveux est authentique et lequel de ses deux seins est le plus lourd. Elle marque le rythme de la musique en balançant sa tête ; c'est une chanson de Léo Ferré « La Solitude ». C'est alors que je me rends compte, et je suis certain de ne pas me tromper, qu'elle est chinoise ou japonaise.

Je prends une cigarette et pense à Londres où je me posais la même question. Je ne sais plus, aujourd'hui, pourquoi je suis allé à Londres et ce que j'y ai cherché. A vrai dire, je n'ai jamais rien attendu des villes, ce sont toujours elles qui ont attendu quelque chose de moi.

Mon arrivée à Londres fut mémorable. J'étais coincé dans un camion de légumes sous d'innombrables tomates qui me considéraient, cela va sans dire, comme un élément étranger. Les tomates sont sensibles aux différences, certes, et j'aurais agi avec plus de prudence au milieu des hommes. J'en tuai quelques unes en cherchant une position plus confortable, sans omettre, toutefois, de m'en excuser après coup. Mes habits me donnaient l'apparence d'un bourreau quand je descendis à Charing Cross Road. J'étais plus égaré que jamais, parce qu'au cours de la traversée, j'étais tombé sur des Allemands qui avaient découvert, comme si c'était un grand secret, que l'alcool était bon marché sur le bateau. Il ne leur en avait pas fallu plus pour boire exagérément à titre de réserves pour la semaine suivante. Plus tard, quand ils vomirent réciproquement leur stupidité dans leur col de chemise, personne ne le remarqua.

Je cherchais un café encore ouvert, malgré l'heure tardive. J'eus de la chance au Lyons à Piccadilly. Là, à défaut de cornflakes, je fis la connaissance d'une Chinoise. Là aussi, je me perdis en conjectures pendant un bon moment et renonçai finalement à me tourmenter avec ce genre de questions avant le petit déjeuner. Je n'aurais probablement jamais deviné qu'elle était chinoise si elle n'avait pas eu ces yeux-là. Il y avait en eux toute la sauvagerie des dragons de légendes chinoises, pourtant ils étaient doux comme s'ils rêvaient perdus dans un espace vide. Comme nous étions, à ce moment-là, les seuls clients, je m'assis à sa table et me mis à manger. Elle allait sans doute me demander s'il n'y avait pas d'autres places. Je le sentis et lui coupai la parole en disant : « I don't like to eat alone ».

Nous avons mangé tous deux en silence.

Je voulais lui payer son café, mais elle se fâcha sérieusement et me demanda :

« Why? Are you a rich or a poor idiot? »

Je suis las d'entendre toujours la question pourquoi. Ce n'est pas la recherche d'une cause mais une intrusion dans le monde des idées. Je n'arrivais pas à m'imaginer le genre de travail qu'elle pouvait bien faire avec ses mains qui me rappelaient les figurines de porcelaine de ma mère. J'étais toujours sur le point de l'aider à porter la tasse de café à sa bouche car elles me donnaient l'impression de ne pas pouvoir accomplir seules cette besogne. Elle était serveuse au Diners Club où des hommes d'affaires au parfum malodorant lui offraient constamment de l'argent pour posséder son corps. Ils étaient à l'image de leur culture grotesque et dégénérée quand ils tendaient leurs pattes grasses vers elle mais Luang, ils ne l'obtenaient jamais ; elle était souple comme une chatte et les esquivait avec habilité.

Les immeubles sont comme des pieds bots : on ne peut jamais s'en défaire, c'est la raison pour laquelle je n'ai jamais cherché à en acquérir. Ils ont pour effet de fixer et de vous rendre vous-même immobile.

A Londres aussi, j'étais un sans-abri. Là-bas, comme plus tard à Paris, les clochards me considéraient comme un des leurs. Je donne toujours plus que je ne peux, ne reçois rien en échange, mais je vais quand même le déposer à la banque. Ne vous croyez pas autorisés à rire, cela vous enlaidit ; votre fard tombe sur le sol qui s'enfonce dans la terre qui elle-même...

Nous nous sommes promenés dans un Londres qui s'éveillait. Elle me parlait de son pays où les rayons du soleil provoquent des inondations, pas comme ici, où le brouillard détruit la lumière naturelle et fait une silhouette de toutes choses. Et je pleure en silence car je ne vois que de l'asphalte, devant moi un enfant tombe et la poussière n'est plus de la poussière mais du sable, trempé de sang, n'en a-t-il pas toujours été ainsi ?

Nous nous approchâmes ainsi de son appartement de la Warren Street à Soho. Un quartier où je ne vis nulle violence mais la misère, nue et froide. Ceux qui écrivent des romans policiers doivent être tous pervers pour confondre misère et délinquance.

Elle me montra mon lit et je m'endormis aussitôt. Lorsque je m'éveillai le soir elle n'était plus là. Mais qu'est-ce que cela peut vous faire ? J'aime mieux vous raconter notre première nuit d'amour, car cela vous intéresse sûrement plus. Vous tournez la page quand j'ai quelque chose à vous dire, mais s'il m'échappe une goutte libidineuse sur le papier, vous mourez d'envie de la boire. Je vois déjà vos langues desséchées qui s'agitent dans vos cavités buccales comme des monstres pris au piège, la salive se fige en une toile d'araignée et la rosée du matin prend forme dans les paumes de vos mains.

Ce jour-là, elle rentra plus tôt que de coutume, jeta son manteau sur le canapé, s'approcha de mon lit, prit ma tête entre ses mains et y déposa un baiser. La soie de sa blouse était légère et je sentais le battement irrégulier de son cœur pendant que sa poitrine effleurait mon corps. C'était les premières heures du jour, les veilleurs de nuit rentraient chez eux, les camions des éboueurs se faisaient aussi discrets que possible quand la langue d'une chinoise s'insinua dans une oreille qui lui était encore inconnue, tandis que son sein s'enfonçait dans une main étrangère et que des tétons bruns brillaient sur sa peau jaune comme des fleurs sauvages.

Le soleil se lève au sahara.

Les poils de son pubis étaient drus : une forêt tapissée de mousse ;

ils auraient donné une natte de première qualité. C'était un de ces matins où la tendresse naît d'un état de grâce, plus que d'une sollicitation.